



Retour sur le pousse-à-la-femme dans la psychose

Jean-Pierre Galloy

(Section clinique de Strasbourg)

« Le pousse-à-la-femme dans la psychose », tel était le thème de la conférence de Marie-Hélène Brousse venant clôturer une année d'étude de la section clinique de Strasbourg sur « les psychoses, la normalité et l'invention ».

M.-H. Brousse va articuler le concept de *pousse-à-la-femme* en s'appuyant sur plusieurs séminaires de Lacan : le Séminaire III pour les deux temps d'élaboration de Lacan sur la psychose ; le Séminaire XX pour les formules de la sexualité ; les Séminaires XXII et XXIII pour le renoncement définitif au primat du symbolique.

Ce concept vient chez Lacan comme une interprétation de l'avancée freudienne sur le rapport entre homosexualité refoulée et paranoïa. La référence à la métaphore paternelle, défaillante dans la psychose, implique le défaut d'un signifiant. Pour Schreber, cela concernerait le signifiant « être père ». M.-H. Brousse nous emmène dans une relecture très serrée du Séminaire III. Elle va y rechercher une articulation inhabituelle chez Lacan, de trois registres freudiens, à savoir *Die Verdichtung* (la condensation), *Die Verdrängung* (le refoulement) et *Die Verneinung* (la négation) dans les lois de la parole pour un sujet.

Die Verdichtung est simplement la loi du malentendu¹. Elle permet de soutenir une position sexuée opposée tout en occupant sur le plan symbolique une position féminine. Le *pousse-à-la-femme* apparaît quand la condensation ne fonctionne plus, quand il n'y a plus le malentendu, sous-tendu dans toute relation à un autre. Il s'agit bien là d'un processus de langage. Le sujet dans la psychose n'a pu d'aucune façon intégrer la question du féminin car « la femme » s'articule à un Nom-du-Père.

Lacan revient plus loin un peu autrement sur cette question. Chez Schreber, il manque le signifiant mâle primordial². Schreber proteste de devoir occuper cette position d'être la femme de dieu. Ce qui permet à M.-H. Brousse de souligner que le *pousse-à-la-femme* n'est pas une solution, au sens d'un sinthome (même si c'est anachronique de dire les choses ainsi). Lacan, à maintes reprises dans ce séminaire, s'interrogera s'il y a chez Schreber une forme de guérison.

La question sera d'ailleurs posée à M.-H. Brousse. Était-ce une solution élégante pour lui, élégante parce que l'éviration n'est pas une castration mais un continuum sans chirurgie, élégante par le maniement du temps parce que l'accouplement est remis à plus tard ? Pour M.-H. Brousse qui va là se référer aux formules de la sexualité, la solution est élégante par la compacité de la formule « femme de dieu ». En effet, dans les formules de la sexualité, côté homme, il existe une exception à la castration phallique. Ainsi, « la femme » se présente

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 97.

² *Ibid.*, p. 286.

toujours du côté masculin en tant qu'exception (*cf.* « l'autre femme » dans l'hystérie). Pour revenir à Schreber, « être la femme de dieu » ou « la mère d'une humanité nouvelle » peut aussi venir occuper cette place d'exception. C'est donc bien sur un plan logique que nous est fait cette brillante démonstration, même si la solution en elle-même reste imaginaire, non pas pour pallier au défaut de signifiant mais pour créer un nouveau nouage.

À suivre cette logique, une autre question est formulée à M.-H. Brousse : le *pousse-à-la-femme* viendrait-il, pour le psychotique, faire exister le rapport sexuel – dans la mesure où son inexistence serait la conséquence de la forclusion du signifiant « la femme » ? Elle nous a laissés sur notre interrogation, tout en répétant qu'il n'y a pas moyen d'être homme ou femme en dehors d'une logique.

Neuf ans après les ateliers de psychanalyse qu'elle a menés à Liège, M.-H. Brousse précise ses recherches. Si elle prenait la peine de différencier le *pousse-à-la-femme* d'un *pousse-à-la-mère*, c'était avant tout pour marquer la chute de l'Œdipe comme référence³. Avec les formules de la sexuation, il s'agit dès lors de logique de la parole.

Cette conférence était dense et passionnante. M.-H. Brousse a argumenté ses propos autour de deux cas cliniques qu'elle a déployés avec finesse et précision. La discussion était encore très animée quand il a fallu s'arrêter.

Nous lui adresserions cependant une nouvelle question qui reprend la réserve de Lacan quant à la guérison de Schreber, réserve qu'elle reformule avec le dernier Lacan : « ce n'est pas un sinthome ». Lacan, dans le Séminaire XXIII évoque la possibilité de différents types d'épissures pour pallier au défaut de nouage borroméen. En effet, s'il y a équivalence des trois registres réel, imaginaire et symbolique, nous pouvons logiquement trouver trois types de nœud à quatre, le quatrième pouvant se nouer au symbolique, à l'imaginaire ou au réel pour faire nœud borroméen à quatre. Dans ce Séminaire, en parlant de Joyce, il souligne le nouage du symptôme au symbolique (le sens) tout en faisant remarquer que ça produit de fait une épissure entre le réel et le symbolique (la jouissance phallique)⁴.

N'y aurait-il pas lieu de considérer le *pousse-à-la-femme* comme une épissure entre l'imaginaire et le réel qui serre, justement la jouissance de l'Autre, là où l'Autre de l'Autre n'existe pas ? Nous repérons bien par là que cette solution par l'imaginaire n'en est pas vraiment une, qu'elle reste précaire mais qu'elle peut logiquement tenir. C'est une invention schrébérienne différente de l'invention joycienne. Peut-être M.-H. Brousse pourra-t-elle nous éclairer sur ce point.

³ Brousse M.-H., « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ? », *Quarto*, n°77, juillet 2002, p. 81-86.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 72-73.